

Ethno-taxonomies et représentations étymologiques : en regard des dénominations populaires de la faune

Colloque international « Les zoonymes »

Les Zoonymes, Publications de la Faculté des Lettres, Nice 1997

pp 311-324

Robert Nicolai

Résumé.

Le lexique concernant les dénominations populaires de la faune et de la flore manifeste dans la constitution de ses unités une saisie de la référence qui passe par une certaine recherche et « monstration » des ressemblances. D'un point de vue formel ce sont souvent des syntagmes de détermination ou des formes composées et du point de vue logique cela renvoie plutôt à des descriptions définies. On s'intéressera à ce mode de désignation qui est lié à une perception non-saussurienne du signe.

Cela ouvre le débat sur la nature et la place éventuelle de toute recherche étymologique qui envisage une construction des connaissances appuyée sur un procès de rationalisation des faits empiriques qui sont « donnés à voir » et sur la question de la rationalisation de ces faits empiriques. Le cas particulier de l'approche guiraldienne, à la fois par son innovation et par son échec, montre l'intérêt et les limites de ces approches qui ne pourraient devenir significatives que reconsidérées dans un cadre d'analyse « critique » prenant en compte l'étude des constructions cognitives qui les mettent en oeuvre.

Approches.

On peut avoir du lexique de la faune une approche empirique concernant les *formes de la langue et leurs transformations* ; lorsqu'elle est historique c'est généralement de la grammaire comparée qu'elle dépend et cela concerne souvent l'étymologie. Cela ouvre aussi à cette culture qui, philologie aidant, se laisse approcher par l'étude des mots. Hors du domaine historique on peut aussi appréhender ce lexique particulier à travers l'organisation formelle de ses paradigmes morphologiques et sémantiques : syntagmes de détermination, classes sémantiques, etc.

On peut également en avoir une approche rationaliste et celle-là aussi concerne le linguiste... mais pas lui uniquement. Dans ce cas c'est plutôt la *construction des systèmes classificatoires* qui est étudiée ; l'organisation et la structuration des représentations savantes et

populaires devient pertinente et l'on constate bien évidemment ce que tout le monde sait bien : que ces ethno-taxonomies savantes de la faune tout autant que celles de la flore, ne sont pas isomorphes aux taxonomies populaires ... sinon elles n'auraient pas de raisons d'être.

Ce qui est alors en question c'est le rapport à la référence, la saisie de cette référence et/ou la modalité de sa saisie ; nous voici renvoyé à un bien vieux problème :

« le nom étant un instrument que faisons nous avec lui quant nous nommons?

... Est-ce que nous ne nous enseignons pas les uns les autres quelque chose et est-ce que nous ne démêlons pas ce qu'il en est des choses?

... un nom est un instrument d'enseignement et, à l'égard de la réalité, c'est un instrument de démêlage, comme l'est à l'égard du tissu, une navette» , voici ce que disait Socrate à Hermogène et depuis 2500 ans environ, nous n'en finissons pas de démêler... Il supputait encore : *«Cratyle dit vrai, quant il dit que c'est de nature que les noms appartiennent aux choses, et aussi que n'importe qui n'est pas un ouvrier en noms, mais cet homme-là seulement dont le regard est tourné vers ce qui, de nature, est pour chaque chose son nom ; homme capable d'appliquer sur des lettres, sur des syllabes la forme de cette chose»*

Portons donc la question sur *« qu'est-ce que l'on fait quand nous nommons ? »* et sur le but qui est celui de cet *« ouvrier en noms »*, *« cet homme-là dont le regard est tourné vers ce qui de nature est pour chaque chose son nom »*.

Je donnerai quelques exemples relevés dans le domaine songhay, ils vont nous servir de guide. Les voici.

Brousse + animal

ganji ize	brousse fils	animal sauvage (générique)
ganji muusu	brousse chat	lion (parfois panthère)
ganji yo	brousse chameau	girafe
ganji hansî	brousse chien	chacal

Animal + qualifiant « grand/petit » ; couleur, etc.

gondi beeri	serpent grand	python
ce beeri	pied grand	éléphant
gabû beeri	faucon grand	aigle
cirow bi	oiseau noir	pintade
cirow korey	oiseau blanc	aigrette
cirow futu	oiseau méchant	hibou

Environnement spatial + animal

hari hansî	eau chien	loutre
hari kuna farka	eau dans âne	pélican

<i>Moment</i>		
almari curow	oiseau soir	chauve souris
<i>Tabous, procédés d'atténuation</i>		
ganda korfo	sol corde	corde sur le sol
gande zuru	sol courir	ce qui cour sur le sol
<i>Légende et croyances populaires</i>		
ibirchi bari	diable cheval	libellule ou cheval d'Iblis (Iblis est le roi des démons)
bu hew	mort vent	termites ailées (les insectes ailés du soir viennent des cimetières)
alfacawcaw	marabout lire	papillon
<i>Provenance</i>		
surgu darfanda	touareg perdrix	caille
Yorbo gorNo	Yorbo poule	canard (Yorbo est le nom d'une région ou d'un village)

Explorés sur le mode formel, très rapidement, un linguiste constaterait que l'on a ici affaire à des composés formés de la concaténation de deux paradigmes, le premier fonctionnant comme déterminé et le second comme déterminant : *ganji ize ; ganji muusu ; ganji yo ; ganji hansi*

Nous avons d'une part la désignation générique «*fil de la brousse*», puis d'autres désignations plus particulières qui ont une valeur relationnelle : *chat de la brousse, chameau de la brousse, chien de la brousse...* et qui s'opposent naturellement aux *chats, chameaux et chiens* familiers. Il s'agit là d'un paradigme bien connu ; il existe tout aussi bien dans notre domaine culturel, où il est courant d'avoir, pour nombre de dénominations, des «vrais» et des «faux», des «grands» et des «petits», etc. Il en va ainsi pour *gondi beeri; gabu beeri; ce beeri* : les deux premiers termes sont la spécification d'un générique ; le «serpent» et le «faucon» sont caractérisés comme «petit» et «grand». En ce qui concerne «l'éléphant», c'est par une de ses caractéristiques évidentes qu'il est nommé : il est vrai que l'éléphant a des grands pieds ! Autres exemples : *hari hansi ; hari kuna farka* ; la «loutre» et le «pélican» sont nommés plus ou moins métaphoriquement sur la base d'une ressemblance globale... Quant au «papillon» : *alfacawcaw*, personnellement, je ne sais pas pourquoi il renvoie au marabout en tant que lettré, mais probablement que quelqu'un le sait !

Dernière remarque : une partie de ces «désignations» de la faune songhay, disons de ces désignateurs, ont la forme de descriptions définies, expressions de la forme «*le x tel que*

Fx» ; exemple : «*l'homme qui dirige le Département de linguistique de l'Université de Nice*» (si un homme dirige ce Département, alors c'est le référent au sens logique de cette description). Nous avons ainsi des entrées génériques qui sont objet de spécifications diverses et qui une fois déterminées, désignent spécifiquement des animaux particuliers. Il s'agit de *muusu* « chat », *hansi* « chien », *yo* « chameau », *cirow* « oiseau », *bari* « cheval » mais il peut aussi s'agir d'une fonctionnalisation rhétorique ; avec des désignations métaphoriques ou culturellement significatives comme pour *ibirsi bari*, *bu hew*, *alfacawcaw* ; ou peut-être potentiellement euphémiques comme *ganda korfo* ou *gande zuru*.. La question que nous poserons sera à la fois linguistique et... métaphysique : est-ce par le biais d'une propriété nécessaire ou accidentelle que la nomination se fait ?

Nécessité et accident. On peut désigner un individu par une propriété contingente : tout le monde est bien conscient qu'il n'y a aucun lien nécessaire entre la « *pintade* » et la qualification de *oiseau noir*, même si les Songhay appellent « *cirow bi* » ce volatile ; Kripke dirait, et on peut le dire avec lui sans prendre de risques, que dans un autre monde possible la pintade pourrait bien être plutôt rouge. Est-ce que dans ce cas l'on serait fondé à l'appeler "*oiseau noir*"? En conséquence, il s'agit d'une propriété accidentelle... Mais nous ne sommes pas dans le monde possible en question...et l'on n'est jamais d'ailleurs, que dans son monde.

Et encore, prenons le cas de la « *girafe* » qui est le "*chameau de la brousse*"... Est-ce qu'on pourrait stipuler que dans un monde possible, la « girafe » pourrait être autre chose que le *chameau de la brousse* ? Cet exemple n'est pas équivalent au précédent car dans le premier cas ce qui est pointé c'est une véritable caractérisation positive, un attribut concret de la référence, alors que dans le deuxième c'est une équivalence fonctionnelle, une mise en relation : X est au monde sauvage ce que le chameau est au monde policé... Et là, d'une certaine façon les mondes (bien actuels) sont coexistants! Le traitement des faits pour la construction des connaissances sur la base d'une relation de ressemblance implique ainsi un certain « feuilletage ». On pourrait toutefois imaginer la possibilité d'un monde où les chameaux n'existeraient pas, ou bien un monde dans lequel ils ne soient pas des animaux domestiques, ce qui assurerait son statut de contingence à cette dénomination.

Il y a aussi un troisième cas, celui du tabou, ou de l'euphémisme! Ce cas est intéressant par rapport à la nomination car c'est par l'évitement de sa nomination qu'il permet la saisie de la

référence ; il manifeste, par définition, un caractère accidentel dont la simple considération de son remplacement normal et continu par un terme nouveau pourra convaincre.

Qu'en est-il donc, non pas de la référence, mais de sa saisie? Trois approches sont inventoriées, qui ne sont certainement pas les seules :

a) présentation d'une propriété : l'objet est référé à travers la contingence propre à cette propriété accidentelle, qui peut éventuellement être définie a priori,

b) équivalence relationnelle : ici la relation est apparemment posée comme 'analytique' mais dans la clôture d'un monde cependant contingent,

c) faux aiguillage : la désignation objet d'euphémisme ou tabouée n'est atteinte que par un détour.

Pour chacune d'elle le rapport à la référence apparaît comme accidentel ; par contre la relation de nécessité entre la désignation linguistique et la représentation de la chose nommée, évidente pour l'utilisateur, reste bien constitutive de la perception du signe, lequel ici n'est pas identifié pour autant au signe saussurien car sa perception n'est pas « relationnelle » elle est au mieux, « catégorisante ». C'est donc à autre chose qu'au signe saussurien que nous nous intéressons.

Signature et ressemblance. Ce n'est toutefois pas dans cette direction que je vais poursuivre. Je constaterai plutôt que ces désignations populaires fournissent une caractérisation de la référence par l'identification d'une *marque positive* qui fonctionne sur le mode de la ressemblance et que cette modalité de référenciation est ainsi inscrite dans la langue ; je noterai encore que cette recherche des ressemblances a caractérisé la construction des savoirs jusqu'au 16^e siècle. Foucault notait (1967 : 157) qu' «*Il n'y a pas de ressemblance sans signature. Le monde du similaire ne peut être qu'un monde marqué... Le savoir des similitudes se fonde sur le relevé de ces signatures et de leur déchiffrement [...]. Il y a sympathie entre l'aconit et les yeux. Cette affinité imprévue resterait dans l'ombre, s'il n'y avait sur la plante une signature, une marque et comme un mot disant qu'elle est bonne pour les maladies des yeux. Ce signe, il est parfaitement lisible dans ses graines : ce sont de petits globes sombres enchâssés dans des pellicules blanches, qui figurent à peu près ce que les paupières sont aux yeux*». Les terminologies populaires descriptives ou analytiques de la faune et de la flore fonctionnent aussi en tant que signatures plus ou moins explicites qui sont données au monde, et dont il s'agit de découvrir la raison profonde par le biais d'une herméneutique appropriée, maîtrisée par le spécialiste car toute herméneutique appelle son spécialiste, sorcier ou médecin, chasseur ou éleveur.

Cette raison profonde, cette signification signée se laisse cependant percevoir, se donne également à comprendre, au «membre ordinaire» de la communauté, pour peu qu'il prenne la peine d'analyser les signes qui se présentent à lui ; lesquels, manifestant la ressemblance, attestent pour lui aussi de ce qu'elle montre. Ainsi, pour citer encore Foucault, « *Au XVI^e siècle, l'identité des plantes et des animaux était assurée par la marque positive (souvent visible mais cachée parfois) dont ils étaient porteurs : ce qui ... distinguait les diverses espèces d'oiseaux, ce n'était point les différences qui étaient entre elles, mais le fait que celle ci chassait la nuit, que celle-là vivait sur l'eau, que telle autre se nourrissait de chair vivante. Tout était porteur d'une marque et l'espèce se mesurait à l'étendue d'un blason commun. Si bien que chaque espèce se signalait par elle-même, énonçait son individualité, indépendamment de toutes les autres* ». La dénomination de la faune (... mais aussi de la flore), manifeste concrètement les traces de ces modes classificatoires dans lesquels l'attribution des ressemblances est fondatrice et « catégorisante ». Et c'est cette même fonction fondatrice qui « justifie » aussi certaines tendances vers une étymologie rationalisante, sur laquelle on reviendra.

En rupture avec cette approche, la perception nouvelle qu'introduit l'exigence systématique au 17^e siècle est méthodologiquement intéressante pour un linguiste car le naturaliste devient « systématicien » et « structuraliste ». La classification savante qu'il inaugure n'a pas le même objectif que la classification populaire... le projet est autre. Ce n'est pas la même pertinence par rapport au procès de dénomination : ce qui prend de l'importance c'est « *cette désignation du visible qui, par une sorte de tri prélinguistique, permet [à la structure] de se transcrire dans le langage* ». Foucault souligne cette pensée systématique, classificatoire et son rapport avec le langage : « *il ne peut plus y avoir de signes que dans l'analyse des représentations selon les identités et les différences. Connaître ce qui appartient à un individu, c'est avoir par devers soi le classement ou la possibilité de classer les autres. ... Un animal ou une plante n'est pas ce qu'indique - ou trahit- le stigmaté qu'on découvre imprimé en lui, il est ce que ne sont pas les autres* »... Et en fin de compte, Foucault associe la théorie de l'histoire naturelle à celle du langage en se référant non pas à un transfert de modèles mais au fait qu'elles partagent toutes deux « *une disposition fondamentale du savoir qui ordonne la connaissance des êtres à la possibilité de les représenter dans un système de noms* » ; il poursuit « *Classer et parler trouvent leur lieu d'origine dans ce même espace que la représentation ouvre à l'intérieur de soi parce qu'elle est vouée au temps, à la mémoire, à la réflexion, à la continuité* »... nous sommes ici très proche d'une réflexion sur la catégorisation.

En conclusion, « *l'ouvrier en nom* » du 16^e siècle a fait du bon travail puisqu'il est de ceux qui ont construit la langue naturelle, mais ce n'est pas un systématicien, ce qu'il cherche c'est davantage l'essence des choses que leur classification pour lui, les nommer et comprendre leur nom, c'est aussi les connaître.

Cette approche est incommensurable avec celle de « l'ouvrier en nom » du 17^e siècle qui, quant à lui, sera « fait homme »,... deviendra célèbre et systématicien. L'on passe ainsi de la dénomination populaire générée par la communauté à la terminologie classificatoire, née de la volonté descriptive du savant ; on passe aussi en même temps de la lecture du monde et de ses catégories à l'écriture de son organisation classificatoire.

Faisons enfin l'inventaire des différences :

- en contradiction avec la classification linnéenne et post-linnéenne qui s'appuie sur une organisation stable, les classifications populaires sont construites sur de nombreux critères sans rapport entre eux : les formes externes ou la taille, les caractères particuliers, les utilisations potentielles, etc., servent à l'identification sans s'insérer dans une systématique descriptive;

- elles ne sont pas systématiques ; certains sous-domaines sont hautement organisés, structurés, alors que d'autres ne présentent aucune structure.

Enfin, on peut tout aussi bien trouver sous un même nom des entités différentes tandis qu'à l'opposé, plusieurs noms peuvent s'attacher à une même entité.

Cet inventaire souligne qu'il n'y a pas une différence de hiérarchie entre les deux systèmes, seulement ils ne renvoient pas au même monde et n'ont pas les mêmes critères. En effet, l'objectif de l'interprétation d'une caractérisation positive n'a rien à voir avec le projet de dresser le « tableau continu, ordonné et universel » de toutes les différences possibles susceptibles de permettre la nomination des individus. Ces deux mondes ne sont pas isomorphes l'un à l'autre, chacun possède sa propre nécessité. Les espaces vides et les doubles emplois que l'application de la classification structurée sur le monde permet de mettre en évidence en regard de sa description préscientifique manifestent cet écart. Ce qui peut éventuellement apparaître comme une limite ou une carence, n'en est donc bien évidemment pas une.

Rationalisation de l'empirique.

Un certain travail sur le matériau lexical est alors envisageable : relève-t-il de la description de la langue ou de son utilisation, de matrices culturelles situées ou de matrices cognitives générales, de la contingence de l'histoire ou d'universaux classificatoires? Aucune pertinence n'est probablement exclusive des autres, la seule chose à peu près certaine c'est que le matériau lexical lui-même à travers sa recreation continue atteste des « traces identifiables » de l'action humaine organisatrice et rationnelle, tout autant qu'il atteste la trace contingente et mécanique et structurale de son utilisation. Ces phénomènes d'interaction, beaucoup les ont identifiés et se sont employés à les comprendre, c'est bien évidemment la fonction de toute l'entreprise « rationalisante » de l'étymologie populaire.

Ainsi, Socrate questionnait à propos de *technè* « l'art » : « *N'est-ce pas que ce mot signifie « possession de l'intelligence », héxis nou, à condition de supprimer le t et d'intercaler o entre ch et n comme entre n et ê ?* ». Et, au commentaire d'Hermogène sur l'aspect empêtré de cette explication, il s'exclamait « *ne sais tu pas... que les noms primitifs aussitôt établis, ont été couverts d'une couche épaisse par les hommes qui souhaitaient leur donner de la grandiloquence, en y insérant ou en retranchant des lettres en vue de la beauté de la prononciation, en les tortillant de cent façon aussi bien que par le double effet de l'embellissement et de la durée* ». Mais il n'est pas nécessaire d'en revenir à Platon, l'on peut tout aussi bien, à l'Université de Nice par exemple, s'en tenir à la lecture de certains documents trouvés dans les boîtes au lettres. J'ai ainsi recueilli récemment dans la mienne une invite adressée « *A tous les passionnés d'étymologie...* » qui relançait *tous ceux qui pensent comme Ch. Nodier qu'un jour « on pourra reconstruire par la seule étymologie des mots, tout l'édifice de la sagesse humaine »* afin qu'ils se rassemblent. Dans les deux cas l'on constate l'exigence d'une position rationnelle intégrant l'empirique dans un univers cognitif reconnu comme un univers de signes dont à la fois la nécessité interne et la contingence au monde est posée, à charge d'introduire l'homme parmi les signes.

L'étymologie selon P. Guiraud. Cette même exigence pour la construction d'une rationalité a aussi guidé des linguistes ; ce fut le cas de P. Guiraud qui, dans le cadre structuraliste de la réflexion de son temps, conduisit une approche paradoxale autour de l'étymologie.

Dans les années 1960, Guiraud publiait une série d'articles dans laquelle il abordait la question de la motivation lexicale aux différents niveaux où elle lui paraissait susceptible de se manifester : morphologie des formes, relation son-sens, modalités formelles de la dénomination ; et dans ce dernier cadre il exemplifiait son propos d'un point de vue généraliste en s'intéressant à la flore et à la faune. « *l'étymologie est une science traditionnellement historique. Mais il est de*

nombreux cas où l'histoire se trouve en défaut et où la création verbale doit être ressaisie dans son mouvement interne » disait-il ; en conséquence il dotait l'analyse étymologique d'une deuxième dimension. A l'approche étymologique historique « traditionnelle », basée sur des critères externes ayant un caractère absolu et relevant de « *la science du vraisemblable, de ce qui peut être tenu pour vrai ou faux...* » il adjoignait la recherche d'une « causalité interne ». Pour lui donc, « *Les causalités internes se présentent comme des tendances aléatoires, relations contraignantes, mais en partie seulement contraignantes, et qui laissent à d'autres causes la liberté de jouer. Ce qui nous ramène toujours à cette même propriété qu'a le signe d'être à la fois nécessaire et contingent* » structural » et « historique ». On abandonnait ainsi le domaine de l'empirique pour celui de sa rationalisation.

L'hypothèse d'une « causalité interne » susceptible de (pré)déterminer aussi bien la dynamique des constructions lexicales des locuteurs que les étymologies populaires des « analyseurs non-professionnels », identifiée à « *une « loi » selon laquelle tout signe tend à exploiter au maximum l'ensemble des virtualités sémantiques du système* » qui se dégagerait des caractéristiques quantitatives et « données à voir » par le chercheur ; cette hypothèse s'appuyait sur la reconnaissance de « régularités de masse » dans la considération empirique globale du lexique. Ces régularités étaient identifiées à partir de constats de « saillances » extractibles du corpus des données ; c'est ainsi que les poissons sont souvent nommés d'après leurs taches et leurs bigarrures ; c'est de cette façon que l'on établit que la nomination de référents de la faune (mais aussi de la flore) se fait très souvent par métonymie, etc. Pour Guiraud la manifestation de ces saillances résultait de l'action de structures achroniques, immanentes, qui s'actualisaient partiellement dans des langues particulières et c'était ces saillances là qui étaient le critère pour la construction de classes d'unités lexicales et qui permettaient d'introduire une « organisation » dans le lexique, à charge qu'elle soit confortée par le renforcement empirique des classes qu'elle présupposait, induit par de nouvelles recherches et reconnu par la communauté ; autrement dit, à charge que ces classes soient reconnues pour ce qu'elles sont données ...

Ainsi, dans son traitement de « *maquereau* » en tant *qu'animal rayé*, ce n'est pas uniquement le lexème 'maquereau' qui est considéré pour lui-même car son évolution propre relève bien d'une causalité externe, ni le lexème 'maquereau' saisi dans un faisceau de relations oppositionnelles d'ordre sémantique ou formel caractéristique de la langue, mais le lexème 'maquereau' en tant qu'il sert à désigner un membre d'une classe de référents particuliers souvent nommés à partir de telle ou telle caractéristique qui l'affecte ; laquelle, finalement retenue comme lexicalement

'immanente' et manifestée en langue, devient dès lors définitoire d'une catégorie notionnelle de la dénomination des classifications populaires.

Il apparaît là que ce qui est pris en compte c'est avant tout *le croisement d'une modalité de dénomination qui émerge a posteriori de la considération de son effet par le biais d'une mise en perspective - 'corrélacionnelle' - des données, avec un processus général - positif - d'attribution du sens et de 'construction des connaissances'*.

La modalité de nomination et d'attribution du sens qui conduit à '*maquereau*' actualise une figure rhétorique du plan langagier ; au plan référentiel, elle manifeste un processus de donation de l'objet au sens fregeen (cf. *Vénus et l'étoile du matin...*, *le Vainqueur d'Austerlitz...*, *le Vaincu de Waterloo...*) qui s'inscrit dans *l'usage de la langue*. Dans le même temps, ce processus de donation de l'objet est à la fois une « description définie » de la référence et une description 'préscientifique' du monde à travers l'organisation des ressemblances.

Son approche initiale s'est ainsi construite sur la mise en évidence de significations contextuelles « pertinentes » concernant des regroupements lexicaux statistiquement importants et sur l'identification d'une motivation construite a posteriori par la sélection de certains caractères formels des unités lexicales considérées, mais en amont il élabore aussi une réflexion sur les fonctionnalités de la langue, sur la reconnaissance de l'épistémè des « ressemblances » dans sa dimension lexicalement fondatrice, que le surgissement, somme toute 'accidentel', de la pensée classique a ensuite occulté.

Il constate que le signe, lui même référent, s'inscrit à son tour parmi les « choses » qu'il convient d'expliquer... et que pour le locuteur, cela passe par une rationalisation des similitudes! Toutefois, il ne s'est jamais « inclus » lui-même dans la relation descriptive des choses, ce qui allait évidemment de soi lorsque ce qu'il s'agissait de décrire était une « réalité » objectivable, dont le chercheur était le « trouveur » dans un univers structural.

Guiraud ne mettait donc pas en évidence des faits de langue ; il ne procédait pas à une caractérisation/analyse du lexique mais à un essai pour saisir les processus de lexicalisation articulés sur une antique préhension du monde, dont les *traces* sont effectivement inscrites dans la langue et les *principes* sont effectivement présents dans les modes classificatoires élémentaires de chacun, introduisant une immuable causalité qui lie le monde, l'homme et son langage, ce qui est différent! Où est l'erreur, si erreur il y a ?

Domaines de définition.

Il est pour nous intéressant de revenir sur cette « pratique » car ce que fait Guiraud c'est bien la même chose que ce que font les locuteurs qui cherchent une rationalité aux « repères »

lexicaux qu'il mettent en oeuvre, et qui finalement, la trouvent dans « l'évidence » de la « causalité » que manifeste leur « pratique étymologique » et que justifie les « indices » qu'ils introduisent pour borner/manifester cette « rationalité ». A la différence de ce qui se passe dans le cadre critiqué de la recherche philologique, laquelle est dotée d'outils construits et d'une méthode de traitement indépendante, il n'y a pas de distinction fondamentale entre la connaissance « savante » qu'introduit le chercheur et la connaissance populaire qu'introduit l'utilisateur ordinaire lorsque cette connaissance ne repose que sur un effort de rationalisation de l'empirique. La pratique du chercheur est alors isomorphe à celle de cet utilisateur ordinaire... Elle n'est pas « critiquée » ; la question *de ce que fait le chercheur en faisant ce qu'il fait*, ne se pose pas.

Le fait que Guiraud considérait que la structure qu'il établissait « était » dans l'objet est une conséquence de ses postulats de départ. En l'établissant, il « modélisait » l'objet de sa recherche. Sa construction est très certainement un artefact, mais celui-ci est l'indice d'un fait qu'il ne s'agit plus de négliger : *les questions qu'il (se) posait ne relèvent probablement pas de la « linguistique » à laquelle il se réfèrait*. D'une certaine façon cette approche actualisait et exemplifiait la double dimension cognitive du langage : « *medium par rapport à nos états de connaissance et système producteur de ces états sous forme empirique nécessaire à l'activité humaine de rationalisation* ».

Le discours actuel sur la dimension cognitive du langage résonne étrangement proche. Appréhendé par exemple à travers ces remarques de Vignaux se référant lui-même à Locke « ... Dès que nous réfléchissons à cette quotidienneté du langage offerte même aux plus humbles, il s'avère que cette apparente complexité doit reposer sur des conditions internes de production nécessairement simples et universelles sinon univoques. Ce qu'il y a d'universel ainsi dans le langage, ne réside pas dans ses « architectures », mais dans *ces capacités de manipulation de sens et d'ajustement aux situations qu'il est en mesure d'offrir à tout un chacun*. En ce sens, il est d'abord et avant tout *un système de communication, et pour se faire, il est donc un système de représentation symbolique* des connaissances sur les choses, des événements, des situations et des actions sur ces situations ».

Références.

- Foucault, M. *Les mots et les choses*, 1967, Paris, Gallimard
- Frege, G. *Écrits logiques et philosophiques*, 1971, Paris, Le Seuil
- Guiraud, P. *Structures étymologiques du lexique français*, 1967, Paris, Larousse
- Kripke, S. *La logique des noms propres*, 1980, Paris, Ed. de Minuit
- LAMA *Actes du Colloque International « Les phytonymes grecs et latins »*, Nice 1993, 321 pages.
- Nicolăi, R. 1986 *Catégorisation pratique et dynamique linguistico-langagière (application à la morphosémantisation et aux constructions normatives)*, *Langage et société* 35, Paris, pp. 33-66.
- Nicolăi, R. 1996 *Commentaires sur les méthodologies par ‘ressemblances’ ...*, sous presse, in *Linguistique africaine*, Paris
- Platon *Le Cratyle*, Paris, Ed. de la Pléiade, Gallimard
- Vignault, G. *Les sciences cognitives*, 1991, Paris, La Découverte